

lité, hein? sans ce brin d'agréable qui en adoucit l'âpreté, qui en fait si gracieusement accepter les obligations, ne provoque guère d'enthousiasme, n'est-il pas vrai?

A vingt ans, a dit Francisque Sarcey, on n'a que l'idéal que nous entr'ouvrent et notre éducation et notre fortune présente.

Et pour prouver sa thèse, il rapporte la jolie histoire de ce petit gardeur de moutons à qui l'on demandait :

—Et toi, qu'est-ce que tu ferais, si tu gagnais le gros lot de 500,000 francs, le lingot d'or?

—Oh moi, dit-il les yeux luisants de convoitise, j'aurais, pour garder les moutons, mes sabots remplis de foin.

C'était son idéal, à ce petit homme, de ne point marcher pieds nus sur la terre froide. Mais il y a probablement peu de gens au Canada qui voudissent se contenter des modestes aspirations du petit berger. Dans un pays comme celui-ci et surtout à une époque comme celle que nous traversons, les gardeurs de moutons eux-mêmes ont d'autres ambitions que celle d'avoir du foin plein leurs bottes. Petits comme grands, ils veulent plutôt avoir de l'argent plein leurs poches; et, ma foi, l'argent étant si utile de ce temps-ci, on ne saurait leur en faire un trop grand reproche. Chacun court après la fortune. Les agriculteurs, les industriels, les soldats, les médecins, les littérateurs, les artistes: tous cherchent à faire de l'argent. Il n'y a peut-être que les avocats qui, à ce qu'on assure, dédaignent toujours l'affreux métal, et les politiciens qui, cela se comprend, n'ont pas le temps de s'en occuper. Je ne parle pas des marchands: chacun sait que ces messieurs n'existent que

pour brasser des millions. Dame! s'ils ne réussissent pas très souvent à en amasser pour eux-mêmes, il n'est pas rare, du moins, qu'il leur arrive d'en faire perdre aux autres.

Cependant, — le croirait-on! — le commerce comme profession, malgré ses alléchantes promesses, même avec la perspective des "millions à brasser", n'était pas vu autrefois d'un très bon œil, et aujourd'hui encore, — disons-le franchement! — il ne jouit pas, aux yeux de certaines gens, d'un caractère bien grand de distinction. On se rappelle que la société d'il y a deux cents ans, par exemple, n'admettait pas du tout les spéculations du commerce au nombre des attributs du gentilhomme. C'est pour cela que Molière, le grand peintre des travers de la société de son temps, faisait dire à monsieur Jourdain, dans un colloque avec sa femme :

"Si votre père a été marchand, madame, tant pis pour vous; mais pour le mien, ce sont des mal avisés qui disent cela."

Et, dans une autre scène restée célèbre, il met dans la bouche du valet Covielle les amusantes paroles suivantes destinées à flatter le sot amour-propre de ce même monsieur Jourdain qui — on a beau dire, — est encore le prototype de bien des gens de notre époque :

"Votre père, marchand? C'est pure médisance; il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent."

Enfin, comme on le voit, on prêtait alors volontiers au négoce, quel